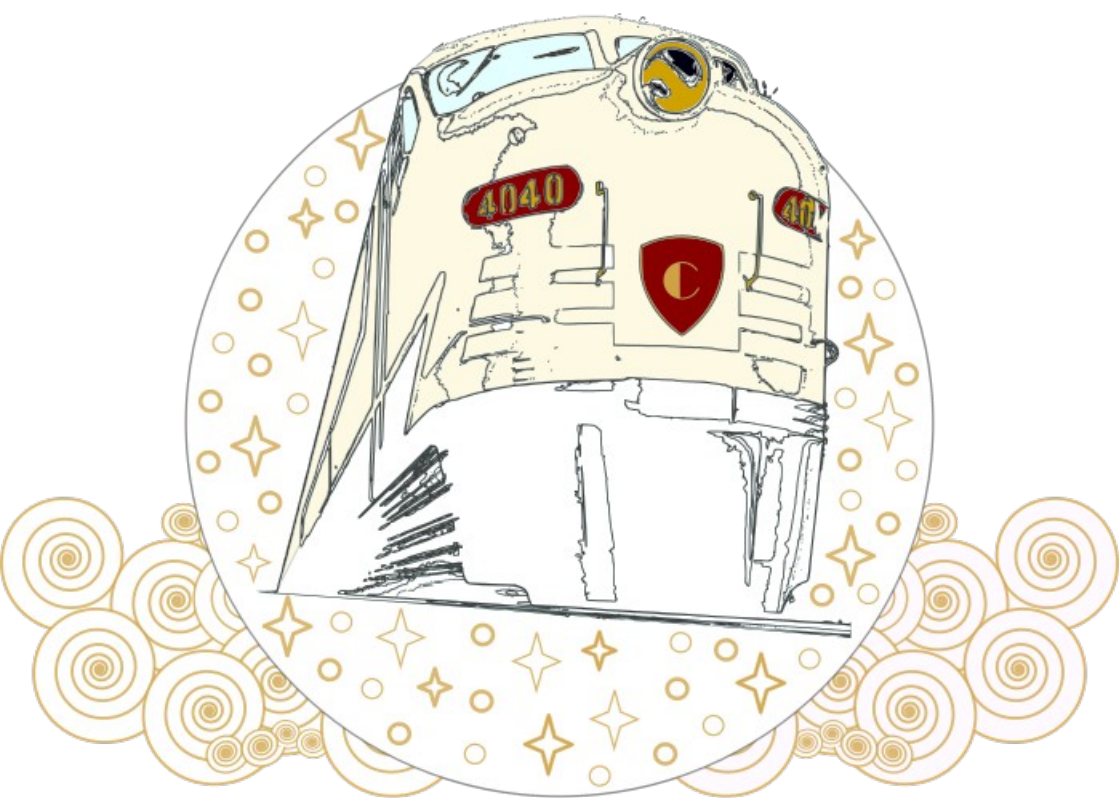


Un train pour Cassiopée



Vincent Dubi

Vincent Dubi

Un train pour Cassiopée

Cet ebook est en autoédition.
Plus d'infos et d'actualités sur vincentdubi.fr.

© Vincent Dubi, 2021

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction,
intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

L'auteur est seul propriétaire des droits et responsable du
contenu de cet ebook.

Il était une fois une histoire. Pas de celles à émouvoir, épater, laisser des marques par ses méandres. Plutôt un récit simple et sincère, qui revêt toute son importance pour moi, Béryl. À mes yeux, c'est plus qu'une fable personnelle, c'est ma vie, mes souvenirs. D'aussi loin que je m'en rappelle, mes envies et désirs m'ont mené ici, aujourd'hui, dans cette étrange gare.

Une autre vie. Loin de ce que j'étais, ou croyais être. Je ne sais pas ce qui m'a pris, venir ici, attendre un train, souhaiter qu'il soit déjà arrivé et m'ait emmené ailleurs. Je n'ai plus quitté Istanbul depuis mes huit ans et ce voyage en famille sur les rives du splendide Bosphore, perchée sur les épaules de Baba, admirant les beaux paquebots de croisière et les gigantesques porte-containers. Je m'imaginai incarner une riche actrice américaine, allongée sur un transat, observant de loin cette étrange famille et cette petite fille aux grands yeux curieux, postée telle une vigie sur un colosse à la moustache broussailleuse.

Depuis, Baba est mort, emporté dans un sommeil paisible, me laissant seule sur cette nouvelle rive, en attente de la promesse d'une nouvelle existence. Le doute m'angoisse, me serre les tripes. Si seulement le train pouvait être déjà là. Je suis

arrivée trop tôt, le stress aura eu raison de ma patience ; les minutes s'égrènent à mesure que mes nerfs s'étiolent.

Pourquoi suis-je venue ? Quel motif m'a poussée à quitter une vie tranquille, une famille sur qui compter malgré son éparpillement ? Moi qui ne suis pas aventureuse pour un sou, me voilà en train de guetter un train pour un autre monde, une autre constellation dont je ne connais uniquement cette brochure, cachée dans la poche intérieure de ma veste. Je la sors et la feuillète une nouvelle fois ; elle commence à s'user, à force d'être manipulée sans cesse. Depuis le début, j'y cherche du courage, à défaut d'arguments pertinents pour expliquer mon choix.

L'horloge de la gare hésite à marquer l'heure de mon départ, l'aiguille frémit avant d'enfin se décider à exaucer mon vœu. Je soupire de soulagement.

Le silence m'encercle, pas de train. Je suis seule dans la salle d'attente, hormis le chef de gare qui remonte vers moi d'un pas pressé. Arrivé à ma hauteur, il se cabre plus qu'il ne s'arrête, reprends son souffle, vérifie sa montre à gousset et lisse machinalement sa longue barbe grise.

— Madame, excusez-moi, vous attendez bien le Cassiopée Express ?

Je retiens un hoquet de surprise, étonnée de voir la réalité me sortir de ma bulle nerveuse.

— ... Oui, il y a un problème ?

— Rien de grave madame, soyez rassurée, le train aura juste quelques minutes de retard à cause d'une erreur de correspondance, un passager a failli oublier de descendre. Voulez-vous un thé pour patienter et nous excuser de ce désagrément ?

— Oui, volontiers.

— Bien, je vous l'apporte de suite. Sachez que vous ne serez pas la seule stamboulote à prendre part à ce long voyage. Un monsieur est arrivé à la dernière seconde et va venir vous rejoindre. Il finit les formalités.

Je souris d'un air entendu, ne sachant que dire. L'employé sort de la pièce et tombe nez à nez avec un grand homme entre deux âges, le ventre fièrement engoncé dans un gilet vermillon. Un homme d'affaires ou un chef d'entreprise, de toute évidence. Les deux hommes dansent autour de leur hésitation. Le chef de gare prend le dessus et indique la salle d'attente au nouveau passager. Mon compagnon arrive vers moi et, en entrant dans la salle, ôte son fes et me salue.

— Günaydin, madame, il semblerait que nous soyons aujourd'hui, et pour plusieurs semaines, compagnons de voyage. J'espère que vous m'excuserez si je me joins à vous à l'improviste et d'aussi bon matin pour cette aventure.

— Günaydin, Monsieur, je vous en prie, asseyez-vous. Je dois vous avouer que votre présence me réconforte, je suis plutôt stressée par ce qu'il nous reste à parcourir.

L'homme s'assit à mon côté, il me paraît tout aussi nerveux que moi, sa tension semble néanmoins — à la différence de la mienne — établie de longue date.

— Moi de même, par contre je ne sais pas encore si le plus dur sera le parcours dans ma tête ou celui dans l'espace. À croire que nos pensées ont plus de chemins à faire entre nos neurones que nous-même entre différentes planètes.

Je rigole à l'image et lui souris.

— Cela doit être au moins équivalent, en effet.

Il hoche la tête, satisfait d'avoir détendu l'atmosphère, tout autant que lui-même. Le chef de gare revient avec un plateau chargé de belles tasses en verre, filigrané d'arabesques, et d'une théière en métal brillant. Il nous sert le thé, pose le plateau sur un petit guéridon pliable et retourne dans son bureau. La chaleur du breuvage me réchauffe et apaise mes

tensions ; la vapeur mentholée embue pour un temps mes lunettes.

— À propos, je me nomme Cetin Alpay. Vous pouvez m'appeler Cetin.

— Béryl Yilmez. Que faites-vous dans la vie, Cetin ?

— Je dirige un réseau de commerce. Je dois me rendre d'urgence sur Cassiopée pour résoudre un problème épineux. D'habitude je m'assure de ne pas avoir à le faire, mais cette fois je n'ai pas d'autres choix. L'idée ne me réjouit guère, mais c'est ainsi. Et vous ma chère ?

— Jusqu'à présent, biologiste. J'espère pouvoir étudier la faune et la flore de Cassiopée une fois arrivée. Je compte m'installer dans la colonie.

— Définitivement ?

À l'idée, il se crispe momentanément.

— Non. Enfin, je ne sais pas, à vrai dire.

— Je vois.

Il m'observe du coin de l'œil.

— Excusez-moi, je me comporte comme un goujat. C'est juste que vous n'êtes pas le type de personne que je m'attendais à trouver sur ce quai.

— À qui vous attendiez-vous ?

— Oh, plutôt à des baroudeurs, vous savez bien, des bourlingueurs de longue date qui connaissent les systèmes solaires comme leurs poches. J'ai beau savoir que la colonie de Cassiopée est installée depuis maintenant plusieurs années et qu'elle propose un confort digne de la Terre, je me l'imagine toujours comme une oasis perdue dans le désert, que même les caravanes ont du mal à dénicher. C'est tellement loin, me comprenez-vous ?

Je ris à l'image d'une oasis nichée dans l'espace, les caravanes de dromadaires remplacées par ces étranges trains capables de générer des trous de ver et de traverser l'espace en des temps incroyables.

— Oui, très bien. Je me demande si ce ne serait pas cette image qui me donne envie d'y aller. L'imagination me transporte dans une contrée mystérieuse à l'écart des cultures terrestres. Tout doit y être si différent. J'ai envie de le vérifier.

— Mystérieuse et étrange ; il paraît que le satellite accueillant la colonie orbite autour d'une planète si particulière que son noyau s'est cristallisé. Je ne sais pour vous, mais je serai toujours un terrien ; même si je dois résider sur Cassiopée un certain temps, je reviendrai ici. Nos vies sont conditionnées

par notre culture et nos liens sociaux. Il est difficile de ne pas y songer. Je crois que nous devons aux autres de nous adapter à la société, et pas le contraire. Vous ne pensez pas ?

Cetin me dévisage et, alors que je m'apprête à rétorquer, nous entendons le train arriver. Sa forme fuselée d'ancienne locomotive art-déco dénote dans l'architecture préindustrielle de la gare. Son revêtement brillant en céramique couleur crème s'illumine de teintes nacrées tandis que le train passe sous l'éclairage des quais, ralentit puis s'arrête en silence à notre hauteur. Une fois stoppé, ce curieux convoi ressemble à un jouet en porcelaine.

Le chef de gare vient ouvrir la porte du wagon des voyageurs, peu nombreux. Cetin et moi montons et trouvons nos cabines respectives, l'une à côté de l'autre. Nous échangeons un salut et nous séparons le temps de nous installer, prendre nos marques dans ce train qui nous accueille pour plusieurs semaines. Surprise, ma cabine n'est pas vide, une cage à oiseau repose sur la banquette en cuir couleur café. Un rossignol m'observe, penche la tête, émet un faible et plaintif chant. La cage de laiton ternie paraît petite, enserre ce bel oiseau de sa main métallique.

Le chef de train arrive au moment où je fouille mes affaires à la recherche de nourriture pour le rossignol.

— Madame Yilmez, trouvez-vous la cabine à votre... oh non, il a oublié l'oiseau, ce maudit... Désolé Madame, c'est le voyageur qui a retardé le train en oubliant de descendre, cet oiseau est à lui, j'aurai dû vérifier au moment de laisser ce passager sur le quai, il n'était pas dans un état... disons... convenable.

— À vrai dire, je craignais de faire tout ce long voyage seule, au moins j'aurai de quoi égayer le trajet.

— Merci de le prendre ainsi, Madame. Il va de soi que la Compagnie des Express de l'Espace prend en charge tous les frais que vous rencontrerez à cause de l'oiseau. Vous trouverez tout ce qu'il faut dans la voiture-restaurant qui précède celui-ci. N'hésitez pas à me faire part de tout problème ou si vous avez des demandes spécifiques. Vous me trouverez en tête de train ou dans les couloirs.

— Merci, je n'y manquerai pas, si besoin est.

Alors que le chef referme la porte coulissante de ma cabine, je m'installe sur la banquette à côté de la cage et donne au rossignol des miettes de gâteau au sésame. Il picore dans ma main, gazouille par intermittence son bonheur, satisfait d'avoir

enfin quelqu'un pour songer à le nourrir. Sa vitalité revient à mesure qu'il dévore son maigre déjeuner ; sa fine allure retrouve son dynamisme. Il entame un léger chant tout en saccades volubiles, tel un remerciement pour cette piètre collation.

Le voyage débute, le train amorce son départ. Il ne reste plus que deux stations avant de décoller dans le vide sidéral, Samarcande et Pékin, lointaines villes au passé tumultueux et riches de culture. Ces noms sonnent déjà comme des promesses de ce futur qui attend mon arrivée, les bras ouverts. Je ne me dirige pas vers un monde dangereux, loin de là, Cassiopée est une colonie avant tout scientifique, j'y trouverai non seulement de quoi m'occuper, mais aussi des compagnons de science avec qui partager mes découvertes ou les plaisirs simples de personnes animées par la curiosité. L'endroit rêvé, mais si loin de mon univers personnel, pourquoi y aller alors que j'aurai pu obtenir la même chose sur Terre ?

J'ai l'impression de courir après une part de moi-même qui se dévoile petit à petit, tapie depuis des années en moi et attendant son heure pour se montrer au grand jour. L'odeur de bois vernis du train me calme, je me sens bien malgré le stress de ce voyage et de l'imprévu qui m'attend. Au fond de moi, tout me dit que ce voyage est le choix à faire, que je me devais

d'embarquer aujourd'hui pour cette constellation. Tandis que ma détermination se renforce, le rossignol montre des signes d'agitation dans sa cage. Je décide de l'emmener au restaurant, dans l'espoir de lui donner des graines ou des baies et de profiter moi-même d'un repas chaud.

Le couloir est vide, je le remonte en direction de la voiture-restaurant avec mon compagnon ailé, muet dans l'attente de notre destination. Le restaurant est lui aussi désert, le serveur m'installe à une table et je pose la cage à côté de moi. Tandis qu'il revient avec la carte, Cetin apparaît.

— Mlle Béryl, permettriez-vous à un vieil homme de partager votre repas ?

— Bien sûr Cetin, je vous en prie.

— Quel est donc votre nouvel ami ? Vous n'aviez pas cette cage si j'ai bonne mémoire.

— Un passager l'a oublié dans ma cabine.

Ses yeux s'ouvrent en grand, sidéré par cette incongruité.

— Oublié ? comment peut-on oublier un oiseau, c'est incroyable ! En tout cas, il sera bien mieux avec vous, Béryl, j'en suis certain. Il n'a pas l'air en forme pour le moment, notez bien.

— Il a encore besoin de reprendre des forces.

Le serveur prend nos commandes et promet de faire son possible pour ramener des aliments convenables pour mon oiseau. Mon oiseau ?

— Cetin, connaissiez-vous un nom qui irait bien à un rossignol ?

— Hum... Je ne suis pas trop féru d'ornithologie, vous savez. Je ne pourrai lui trouver un nom satisfaisant.

Il observe l'oiseau d'un air gêné. Ses petites lunettes rondes posées sur le bout du nez lui donnent un air pincé. Je commence à apprécier cet homme et son regard de père indulgent et maladroit.

— Cela me peine de le voir en cage, pensez-vous que je pourrai le libérer une fois à Cassiopée ?

— Je dirai qu'il est très bien dans cette cage, nous aurions certains... désagréments s'il en était autrement.

— Bulbul !

— Je vous demande pardon ?

— Je vais l'appeler Bulbul, « liberté ». Je suis prête à parier qu'il n'attend que ça, les oiseaux sont faits pour la liberté. Cette cage est une horreur !

— Je vous en prie, attendons la fin du voyage pour décider ce qui sera le mieux pour lui.

Le serveur apporte nos plats, ainsi qu'une coupelle de graines et de fruits secs pour Bulbul. L'oiseau les détecte aussitôt et fixe le récipient de ses petites prunelles noires. Je pose la coupelle dans la cage et il descend de sa barre pour faire un sort à ce repas. Les senteurs enivrantes de nos assiettes s'emmêlent et éveillent nos papilles, la saveur de l'agneau relevé de paprika roule dans ma bouche tandis que Cetin déguste la farce de ces dolmas. Nous terminons ce repas par le doux gout anisé d'un raki. Le rossignol rentre la tête dans ses plumes ébouriffées, prêt à se reposer. L'alcool finit de me délasser des dernières tensions dues au départ. Je commence déjà à me sentir chez moi, dans ce train où nous ne sommes qu'une poignée de voyageurs à franchir le pas de l'aventure sidérale. Nous venons de dépasser Téhéran, mégapole sagement lovée contre les monts Elbrouz, plusieurs dômes de neige scintillent par cette belle journée. Le train file désormais en direction de Samarcande, bondit par sauts successifs — dès que l'environnement le permet — au travers d'un espace-temps partiellement déformé par le générateur gravitationnel.

Cetin contemple les montagnes, pensif, un sourire léger aux lèvres. Il paraît satisfait de faire le voyage en ma compagnie,

perclus de craintes comme je l'étais au moment d'embarquer. Rien ne me fera plus descendre dorénavant, mes peurs se sont évaporées, ou plutôt métamorphosées en confiance, si l'on peut appeler ainsi le fait de ne plus avoir d'inquiétude, de me sentir à ma place en cet instant unique de ma vie ? Cetin a peut-être raison, nous sommes sûrement conditionnés par notre culture et nos liens avec nos proches, mais à quoi bon voyager si ce n'est pour rapprocher l'étranger, le lointain, pour s'affranchir de ce qui nous définit en tant que personne et nous redéfinir à l'aune de ce que nous ne connaissions pas encore ?

Le paysage défile alors que le train s'apprête une fois de plus à manipuler la physique, une faible vibration parcourt les wagons à chaque utilisation. L'air palpite, se floute à mesure qu'un tunnel aux traits incertains se forme ; les bruits s'atténuent et les vibrations disparaissent. Le tunnel devient caléidoscope baroque, les couleurs mutent au diapason de leurs formes, l'ensemble construit une trame sans cesse renouvelée et difficile à discerner avec précision tellement la vitesse déforme son aspect. Le rossignol s'ébroue, observe avec intérêt ce drôle d'environnement que nul autre oiseau n'a dû voir jusqu'à présent.

Plusieurs minutes s'écoulaient ainsi, tous les occupants du wagon sont obnubilés par le spectacle lumineux qui se déroule

sous nos yeux. Une légère vibration remonte l'échine du wagon, signe que nous sommes à proximité de Samarcande. Le processus inverse se produit en une poignée de secondes, nous laisse ébahis par l'arrivée de dunes au sable brun doré. Le soleil aborde sa descente de fin de journée, le désert se teinte d'ocres plus profonds, je distingue au loin une caravane de chameaux sauvages.

La magnifique gare en pierre de Samarcande s'approche, rehaussée de parements turquoise. Le train s'arrête, seules deux personnes me sont visibles de loin sur le quai. Plusieurs minutes s'écoulent, nous entendons le claquement des portes, le sifflet du chef de gare et le train se met à nouveau en branle, en direction de la chaîne montagneuse nous séparant de la Chine et de la dernière étape avant l'espace : Pékin.

Cetin se retire dans sa cabine pour un brin de sommeil ; j'en profite pour passer dans la partie salon, aux grands canapés de velours vert et petites tables basses en acajou. Seul un couple étonnant à la tenue bariolée occupe l'espace, leurs longs cheveux noir corbeau noués de foulards soyeux. Il tient un violon aux cordes folles, elle garnit un vase de roses aux couleurs variées, du rose pâle qui frôle le blanc, jusqu'au rouge sang profond. Elle se tourne vers moi, me souris et me tend une

rose pâle aux teintes nacrées, je pose la cage du rossignol sur une table proche de la leur.

— Bonjour, mademoiselle, je suis Amaliya. Voici Magnus, mon compagnon. Nous sommes partis pour une longue route ensemble, dirait-on !

Magnus me sourit à son tour, un court instant, avant de retourner à son violon.

— En effet. Nous ne sommes pas très nombreux, je suis monté à Istanbul avec une autre personne, Cetin. Nous n'avons pas encore vu les autres passagers. Vous êtes monté à Samarcande ?

— Oui, nous voulons tenter notre chance dans la colonie de Cassiopée, mon mari est musicien et je suis horticultrice, comme vous pouvez le constater nous emportons nos passions avec nous.

Elle respire le bouquet installé par ses soins sur la table. Magnus m'observe, glisse son archet avec douceur sur les cordes pour en tirer des notes fluettes, tendres.

— Et vous, jeune fille, que partez-vous chercher ?

— Je dois rejoindre le secteur scientifique de Cassiopée, pour en étudier sa biologie.

— Une biologiste, intéressant. Qu'aimez-vous dans la nature ?

— Tout, qu'on la regarde de très près ou de très loin, on la redécouvre perpétuellement comme si on ne l'avait jamais vu !

— Je suis bien d'accord, c'est un chef-d'œuvre. Comme votre étonnant oiseau ; savez-vous que les rossignols n'entonnent quasiment jamais le même chant ? Toujours différent, à l'instar de la nature. Voyez donc !

Je regarde mon ami ailé, ragaillardisé par l'odeur suave des roses qui doivent lui évoquer une ancienne vie, faite de jardin et de batifolage dans les arbres. Magnus laisse son archet coulisser sur le violon pour en tirer des notes légères, mais hautes perchées. Bulbul l'observe, curieux, se laisse gagner par la musique de cet homme extravagant, étrille quelques notes pour ensuite les transformer en un chant onctueux, comme savent si bien le faire ces petits passereaux. Le violon et l'oiseau s'accompagnent, se répondent en stridulations exquises. Le duo s'arrête de lui-même après avoir balayé tout le spectre musical.

Magnus me dévisage, le regard teinté d'une sévérité contenue.

— Vous devriez le laisser hors de sa cage, il n'est pas fait pour ça, vous savez.

— J'ai peur qu'il fasse des bêtises ou qu'il s'en aille quand on sera à l'arrêt. Je verrai s'il pourra se faire à la liberté, une fois à Cassiopée.

— Je comprends, c'est dommage, un si bel oiseau. Nous avons la mauvaise habitude de croire que les animaux nous appartiennent, alors qu'ils étaient pour la plupart sur Terre bien avant nous. J'espère que Cassiopée sera différente, plus accueillante pour ce qui ne demande qu'à s'épanouir.

— Je l'espère aussi. Qu'allez-vous faire, une fois là-bas ?

— Nous voulons créer un jardin spécial, Amaliya pourra inventer un spectacle botanique permanent, tandis que j'y donnerai des cours de musique et de poésie en son sein. Le plaisir des sens se mélangera au plaisir des pensées. Nous pourrons aussi y organiser des spectacles, des concerts ; qui ne rêve pas d'assister à « Songe d'une nuit d'été » sur Cassiopée, entouré de rhododendrons et de forsythia ? Je suis sûr que Bulbul s'y plaira, lui. Hein, qu'en dis-tu ?

Magnus caresse la gorge du rossignol, qui piaffe son bonheur de retrouver des gens plus attentionnés que la personne l'ayant abandonné sur la banquette d'un train. Le

couple part se reposer dans leur cabine, me laissant seule avec Bulbul dans le confortable salon. Nous quittons les derniers pans de montagne pour parvenir dans le désert du Taklamakan. Les dunes défilent alors que la vibration familière parcourt de nouveau le train et nous plonge dans cette étrangeté physique, capable de distordre l'espace-temps et ainsi de nous transporter à des vitesses inédites.

Je songe aux propos de Magnus, sur la possibilité de s'épanouir, n'existe-t-elle pas où que nous allions ? Les attaches si importantes aux yeux de Cetin empêchent-elles le développement de cette part créatrice et originale en sommeil en chacun de nous ? Je me demande si nos liens nous renforcent ou nous brident, ou si par confort nous ne favorisons pas nos propres entraves, ne voulant pas aller à l'encontre de ce que nous croyons être alors que nous n'osons juste pas rencontrer ce que nous pouvons devenir.

Le train amorce sa sortie du tunnel temporelle, nous amène soudain au bord du YongDing ; la voie ferrée épouse les méandres du fleuve pour rejoindre Pékin. Je me prépare à sortir quelques instants pour respirer et me dégourdir les jambes. À l'arrêt, j'attends que le chef de train ouvre la porte, descends sur le quai et inspire à pleins poumons, la tête emplie de questions.

Une dame âgée embarque, encombrée par de nombreux bagages. Je l'assiste et prends deux gros sacs ; le chef de gare l'aide à monter. Nous l'aménonons à sa cabine alors que le train se prépare à partir. Une fois installée, elle me demande de rester un peu avec elle. Elle me dit s'appeler Mei Lin.

— Béryl, c'est un joli nom, celui d'un minéral, vous le saviez ?

— Oui, mon père aimait ça, c'est lui qui a choisi mon prénom.

— Vous me paraissez bien pensive, jeune fille.

— Je me pose beaucoup de questions sur ce voyage. Vous, pourquoi partez-vous ?

— Oh. Je pars rejoindre mon petit-fils, il fait partie des dirigeants de la colonie. Je n'aurai jamais pensé quitter mon pays pour toujours, surtout à mon âge. Mais il ne me reste plus que lui...

— Cela ne vous rend pas triste de ne plus jamais revoir votre pays ?

— Si, un peu, forcément. Mais ce n'est plus l'endroit que j'ai connu, il ne me semble plus aussi familier qu'avant. Je ne suis pas de ces personnes attachées à ce qu'ils ont toujours

connu, je préfère vivre là où mon cœur me porte plutôt que là où mes souvenirs m'enterrent. Mon cœur est auprès de mon petit-fils, de sa femme et de leur petite fille, je pourrai m'occuper d'elle et la voir grandir, ils pourront s'occuper de moi quand je n'en serais plus capable.

— Vous ne serez pas seule, c'est bien. C'est ce que je crains le plus, de me sentir seule là-bas. Je sais que je rencontrerai des gens, me feraient sûrement des amis, mais est-ce que ce sera chez moi pour autant ?

— C'est à vous de décider ce qui sera chez vous ou non. Nous sommes chez nous là où nous posons notre chapeau, dis un vieux proverbe.

Le chef de train nous sert du thé au jasmin, l'odeur nous enrobe de sa vapeur suave. Nous partageons quelques gâteaux au gingembre apporté par Mei Lin. Le train dépasse Tianjin et aborde la plateforme de lancement spatial aux bords de la mer de Bohai. Les trépidations s'intensifient au changement de voie, le train doit atteindre sa vitesse maximale afin de générer un premier trou de ver et ainsi passer l'ultime point d'inflexion du voyage, Saturne, ses anneaux, son incroyable gravité qui aiguillera notre convoi si singulier vers notre destination, la colonie Cassiopée α , nichée sur le petit satellite d'une

exoplanète au noyau fait de cristaux. Nous franchissons le dernier portique installé sur le bras de mer, au bout de la jetée ferroviaire ; le tunnel se forme et se superpose aux flots et aux cieux, qui s'évanouit avec discrétion pour nous laisser dans ce puzzle coloré au travers du temps et de l'espace.

Le stress et ces quelques heures de voyages reprennent le dessus, mes paupières s'alourdissent et m'entraînent peu à peu dans une somnolence qui, sans prévenir, devient sommeil. Je rêve d'oiseaux galactiques, les ailes déployées dans le néant et portées par le firmament. Je suis installé sur le dos d'un Bulbul géant aux ailes de porcelaine, les plumes lisses couleur crème ondulent sous mes doigts, j'en agrippe de toutes mes forces, par peur de tomber dans le vide sidéral. J'aperçois Cetin, Amiliya, Magnus et Mei sur d'autres volatiles aux huppées colorées, aux becs de formes et teintes étonnantes. Peu à peu, la peur du vide disparaît, je grimpe sur le cou de mon taxi et admire les éclats brillants que forment les étoiles sur la nappe ténébreuse de l'espace.

Mon rêve tremble, se dissout dans les vapeurs de l'éveil et de la semi-conscience qui l'accompagne. Je suis toujours dans la cabine de Mei Lin, une couverture épaisse me recouvre. Mes nouveaux compagnons sont tous là, surveillent d'un œil mon émergence des bras de Morphée, de l'autre profitent du

paysage extérieur. Je me tourne vers la vitre, les anneaux de Saturne nous surplombent, frêles voyageurs dans leur coquille de céramique à la recherche d'un autre monde. Nous restons plongés devant ces innombrables cercles dont l'ombre projetée sur la planète se déplace à mesure que le train dépasse la planète, suivant une trajectoire déformée par la pesanteur de ce mastodonte planétaire. Les anneaux disparaissent de notre vue, le halo de la Voie Lactée prend le dessus et nous accompagne dans ce trop court instant avant le grand saut, dont nous ne sortirons pas avant plusieurs semaines.

Nous échangeons des sourires, le moment est unique pour nous tous. Cetin ôte son fes et le pose sur un crochet, à côté de la porte. Il me regarde avec chaleur.

— Mademoiselle Béryl, je crois avoir bien réfléchi pendant ces dernières heures et je pense que nous avons une dernière chose à faire avant de partir dans le vide.

Il se lève, s'approche de la cage du rossignol, ouvre la petite porte et se rassoit. Bulbul saute sur le seuil de la cage et nous observe, à l'affut d'une tromperie, ne constate que notre attente bienveillante. Il sort, volète vivement pour se poser sur le plateau à thé et piaffe avec gaité.

Le train vibre.

~ FIN ~